



© Abbas Kowsari

## *Ivanov*

d'**Anton Tchekhov**

texte et mise en scène **Amir Reza Koohestani**

assistants à la mise en scène **Mohammad Reza Hosseinzadeh & Roxna Bahram**

scénographie **Amir Hossein Ghodsi & Amir Reza Koohestani**

musique **Hooshyar Khayam**

création sonore **Kave Abedin**

costumes **Negar Nemati**

vidéo & direction technique **Hessam Nourani**

graphisme **Pedram Harby**, photographies **Abbas Kowsari**

avec **Vahid Aghapour** *Le Comte Chabelski*, **Ali Bagheri** *Kossykb*, **Reza Behboodi** *Lébédev*, **Saeid Changizian** *Borkine*,  
**Fatemeh Fakhraee** *Martha*, **Negar Javaherian** *Sacha*, **Fariba Kamram** *Zinaida*, **Hassan Madjooni** *Ivanov*,  
**Mohammad Reza Najafi** *Lvov, le docteur*, **Mahin Sadri** *Anna*

spectacle en persan surtitré

durée **2h30 (+ entracte de 10 minutes)**

production **Mehr Theatre Group**

création à Tehran, Iranshahr Hall, octobre – novembre 2011

directeur de production **Mohammad Reza Hosseinzadeh**

administration compagnie & tournées **Pierre Reis**



© Abbas Kowsari

## ◆ A propos de la pièce

### « Nous sommes tous des Ivanovs »

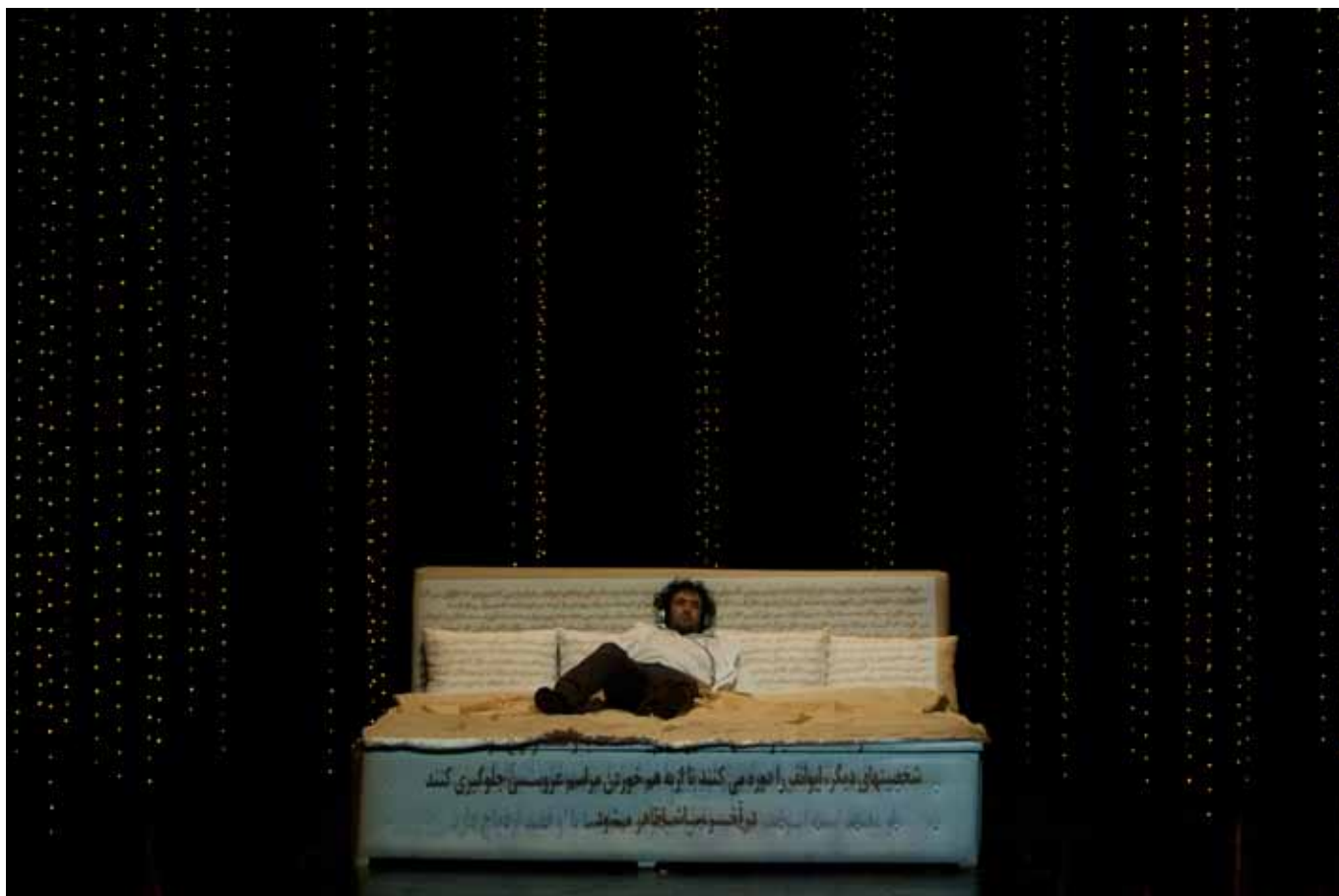
« *Nous sommes tous des Ivanovs* » a récemment posté une actrice iranienne sur Facebook. Cette jeune trentenaire vivant à Téhéran fait allusion ici à la nouvelle production du jeune metteur en scène Amir Reza Koohestani, *Ivanov*, une adaptation actualisée de la pièce éponyme d'Anton Tchekhov.

Ivanov ou l'anti-héros d'un temps moderne, Ivanov ou le mélancolique d'une postmodernité inquiétante. Etrange affirmation et paradoxale désignation si l'on se remet en tête les images victorieuses d'une jeunesse iranienne rebelle, ces héros post-révolutionnaires qui, durant l'été 2009, avaient exprimé aux yeux admiratifs du monde via les réseaux sociaux, leur refus des résultats des élections présidentielles car considérées comme erronées. Affirmant Mahmoud Ahmadinejad comme président de la République Islamique, la riposte du gouvernement face aux contestations a été violente. En moins de trois mois, la voix de ces jeunes a été, par la force des choses, étouffée.

Deux ans se sont écoulés depuis ces élections. Le Printemps Arabe a eu lieu. La Tunisie, l'Égypte, la Lybie, et les révoltes continues en Syrie, au Qatar et au Yémen. Que se passe-t-il en Iran ? Qu'en est-il advenu de cette jeunesse Iranienne, de ces femmes, de cette nouvelle classe moyenne et de cette vieille bourgeoisie désenchantée, de ces étudiants et de ces intellectuels ?

Dans *Prometheus Landscape II*, spectacle de danse présenté au Printemps dernier au Théâtre de la Ville à Paris, le chorégraphe Jan Fabre s'interroge sur le rôle de l'homme occidental et nous demande, à nous, le public, communauté de perdants advenus, où sont passés les nouveaux héros d'aujourd'hui : « *Where are our heroes?* » ne cesse de demander un danseur dans une frontalité insistante. Fabre accuse. La quête incessante de l'insécurité, la prison individualiste et la peur, nouvel idéal de l'homme hyper contemporain, a tué l'étincelle, celle d'un feu destructeur de l'ordre ancien et créateur d'un monde nouveau. Le mythe de Prométhée reste tenace en Occident. Malgré la présence nouvelle d'un esprit anti-prométhéen, malgré la remise en cause même de l'idée d'un héros et du dépassement de soi, l'Occident reste encore et toujours en quête d'une figure mythique salvatrice du monde.

Au même moment, une adaptation de la pièce de Sophocle, *Œdipe à Colonne*, à Téhéran, mettait en scène un Oedipe déchu et tyrannique, entouré de ses enfants terrorisés par la souffrance d'un père dictatorial. L'on pouvait espérer qu'à la fin de la pièce, c'est-à-dire qu'à la mort de ce roi agonisant, les enfants prendraient la relève et aspireraient à un nouveau système exempt d'une patriarchie archaïque. Rien de tel ne s'est produit : Œdipe une fois mort, les enfants s'allongent



© Abbas Kowsari

auprès de lui, mettent un bandeau autour des yeux et s'évanouissent dans l'obscurité d'un plateau dévasté, incarnation tragique d'une inertie totale pour ne pas dire sidérante. Et pourtant, ce geste final, ce renoncement collectif qui n'est pas un geste suicidaire mais un adieu à la vie psychique en toute conscience et lucidité, cette mélancolie partagée avait de surprenant qu'elle n'avait rien d'une fatalité. Non seulement, elle semblait résulter d'un choix délibéré mais aussi, elle exprimait le pessimisme absolu d'une jeunesse qui ne voulait plus y croire.

« *Nous sommes tous devenus des Ivanovs* ». Voilà ce qu'il faut entendre dans cette pièce d'Amir Reza Koohestani. Chez Koohestani, le personnage d'Ivanov incarne cette jeunesse iranienne désabusée. L'immobilisme et une dépression sévère font de lui un être passif jusqu'au mutisme. Enfermé dans un monde solitaire, protégé de la réalité extérieure grâce à un casque audio dans lequel il écoute des cours d'anglais, langue qui lui permettrait peut-être un jour de faire ses valises et quitter cette contrée devenue maudite, Ivanov en arrive à confondre cette langue étrangère avec la voix d'une conscience schizophrène, perdue qu'il est dans les chimères d'une révolution égarée et d'une contestation déroutée.

Si le noir incarne le deuil et le sacrifice, thèmes prédominants du chiisme iranien, le blanc est une couleur omniprésente sur le plateau. Mais il serait vain de chercher dans ce blanc grisâtre, ce blanc crémeux, ce blanc jauni voire verdi par la lumière du projecteur, une référence à la naïve colombe. Car le blanc persistant d'un linge suspendu, le blanc d'un voile léger se mouvant sous le vent, mais encore, le blanc d'un drap mortuaire, celui-là même qui attend une Anna Petrovna agonisante, incarne avant tout la vacuité d'une vie ratée et l'absence d'un sens existentiel.

Que faire ? Rien. Il n'y a rien à faire. Un canapé. Un lit. Des gestes réduits au silence. Une langue ordinaire. Une parole meurtrie. Un suicide évité. Rien si ce n'est qu'à la fin d'un acte, juste avant que le rideau ne se ferme, surgisse un moment d'une poésie lumineuse, un instant fragile où l'on surprend la solitude troublante d'un personnage en train de songer. Ce moment dure peu car le rêve est mort, mais qui sait, cette étincelle de rêve, cette quête inespérée d'une intériorité fracassée, feront-ils, peut-être, renaître l'espoir d'un lendemain meilleur.

**Leyli Daryoush, dramaturge**



© Abbas Kowsari

## ◆ Entretien avec Amir Reza Koohestani

Téhéran, novembre 2011

**Il existe deux versions de la pièce *Ivanov*, l'une écrite en 1886 et considérée comme une comédie, et l'autre qui consiste en une révision de cette première version en 1888-89, désignée comme « un drame en quatre actes ». Quel a été ton choix concernant ces deux versions ? Comment as-tu procédé ?**

Sans faire une recherche analytique trop importante sur la pièce *Ivanov* et son contexte, je me suis surtout penché sur ces deux versions et j'ai tâché de comprendre en quoi les changements avaient été jugés nécessaires par Tchekhov. Ma compréhension de Tchekhov venait de là : je cherchais à comprendre quelles avaient été ses difficultés, ses insatisfactions sur le plan dramaturgique. Cela m'a aidé pour la fin de la pièce notamment.

La différence majeure se trouve dans la résolution du drame. Dans la première version, Ivanov se marie à Sacha et y trouve une certaine forme de satisfaction, tandis que dans la seconde, Ivanov renonce à son mariage et se suicide. Cette différence a été pour moi essentielle, le point d'ancrage de ma dramaturgie personnelle.

Au milieu de l'acte 4, Sacha parle à son père et lui exprime ses doutes quant à son amour pour Ivanov. Son père lui demande d'annuler le mariage. La fille a peur et décide de se marier quand même. Elle va voir Ivanov qui, voudrait renoncer au mariage, et parvient à le convaincre de se rendre à l'autel avec elle. Dans la comédie, elle lui dit : « *Ecoute-moi et tu seras heureux* » et Ivanov accepte. Dans le drame, elle lui dit la même chose et Ivanov lui répondra : « *Personne ne peut me rendre heureux* ».

Le personnage de Sacha ici est très important pour moi. Elle incarne une fille d'aujourd'hui, tournée vers l'avenir, dotée de sa propre voix. Elle a de l'espoir, elle pense qu'elle peut tout changer et refuse le conservatisme ambiant de sa famille. Sacha a aussi de l'audace, elle ose même aller voir Ivanov en cachette chez lui. Jusqu'où peut-elle aller ? Pourquoi elle refuse de rompre le mariage dans la première version ? De quoi a-t-elle peur ? Des ragots ? Des commérages ? Sacha, en Iran représente toutes les jeunes femmes, les étudiantes dont le nombre dépasse les soixante pour cent à l'université, les artistes, les actrices, les cinéastes, les femmes actives, ce sont elles que l'on a vu en première ligne lors des protestations suite aux élections présidentielles de 2009. Toutes ces femmes sont devenues des Sacha, et moi, je ne pouvais pas montrer une Sacha pessimiste qui accepte son sort et les décisions de sa famille. Dans ma version, elle rejette tout et part en Europe.

Dans la seconde version Ivanov peut se suicider parce qu'il s'est enfin retrouvé tel qu'il était, avec le courage qui l'habitait avant qu'il ne tombe dans cette espèce de mélancolie qui le caractérise. Le suicide est un geste qui demande beaucoup de courage et moi, je ne voyais pas le suicide dans mon pays. Contrairement à Tchekhov, je pense qu'Ivanov en Iran serait incapable de trouver un chemin, même celui de la mort. Les Ivanovs observent, souffrent, et restent immobiles. Les intellectuels n'ont même plus le courage de réagir, ils restent en vie pour souffrir encore plus.

**De nombreux auteurs dramatiques en Iran font un travail d'adaptation du répertoire classique. Cette adaptation s'explique partiellement par la censure qui oblige les metteurs en scènes à trouver des stratégies narratives nouvelles et des formes d'adaptation inédites, mais aussi, l'adaptation d'un texte dramatique de répertoire classique semble être la meilleure façon pour les artistes de parler de l'Iran contemporain, dans le contexte si paradoxal d'une République Islamique qui autorise tout autant qu'elle réprime. Quel était donc le sens d'une adaptation de la pièce Ivanov pour toi ?**

Ce qui m'a intéressé dans Ivanov, c'était son désespoir. Prenons la situation en Iran, la question que se posent les iraniens dix fois, vingt fois par jour est la suivante : « Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? » Les nouvelles sont catastrophiques : la politique du nucléaire menée par le président Mahmoud Ahmadinejad, l'économie désastreuse et son inflation galopante, l'explosion d'un local de munitions tout récemment... Et nous, on reste assis sur nos chaises et on se demande quoi faire. J'ai compris que la dépression était le point central de mon adaptation. Après avoir fait lire cette nouvelle version à mes acteurs, j'ai aussi réalisé que ce qui était important était le fait qu'ils ne bougent pas. Parce que bouger ne sert à rien et que rien ne changerait de toute façon. Ivanov regarde les événements et les laisse arriver. Comme nous. Comme si le peuple Iranien avait décidé que pour se protéger, il n'y avait d'issue que celle de la passivité totale, à savoir ne pas crier à l'aide, ne rien demander non plus et se prendre des coups mortels. En vérité, nous avons commencé à nous habituer à la dimension tragique de notre existence, comme si tout cela n'était qu'une routine, qu'une série d'événements détachés d'affects et de réaction. Nous savons pourtant tout ce qui se passe autour de nous, nous en sommes conscients, nous comprenons les situations, et nous avons les différents points de vue sur ces affaires, notamment celles de l'Occident, en regardant les chaînes satellites ou en surfant sur le net, comme sur Facebook par exemple. Mais notre passivité ne vient pas d'un manque d'informations ou de lucidité mais d'un pessimisme profond. Nous observons les conséquences du Printemps Arabe et on se dit qu'eux, au moins, ils y arrivent. Nous, on a été les premiers à contester, mais on en est toujours là... Aujourd'hui, plus personne n'a le courage de songer à une guerre, une contestation, une revendication. Et nous n'avons même plus le courage de nous défendre. Et je pense que le succès totalement inattendu de cette pièce à Téhéran vient de cette identification totale des spectateurs à Ivanov, à savoir qu'il est exactement comme eux.

**La langue utilisée dans ton *Ivanov* est aussi très banale, c'est la langue très ordinaire du langage persan parlé. Cette langue, celle de la vie courante, existe très peu dans le théâtre contemporain Iranien, et tu es un des rares auteurs dramatiques à en faire usage. Comment le travail de la langue s'est imposé dans ton adaptation de la pièce ?**

Il est vrai qu'écrire dans un persan simple, réaliste et ordinaire est ce qui motive mon travail en tant qu'auteur. Dans *Quartet: A Journey North* ou *Where were you on January 8<sup>th</sup>?* par exemple, je suis sous l'influence du théâtre documentaire. Les dialogues, ses mots, n'ont pas toujours une valeur dramatique, il s'agit souvent de phrases très détaillées, tournant autour de l'hésitation et de l'attente et il s'agissait pour moi d'exprimer la violence du verbe, la violence de la rue aussi, celle de Téhéran notamment, avec sa pollution, sa saleté, sa poussière.

Mais Ivanov est une pièce classique. Et je voulais préserver la dimension classique de la pièce. Je voulais des dialogues réalistes mais avec une précision accrue au niveau de la langue. Pour cela, j'ai réduit les phrases à leur minimum. Je voulais un minimum de conversation pour un maximum d'informations. Par exemple, dans l'acte 4, quand Ivanov demande à Sacha où elle compte aller puisque le mariage est annulé, elle répond : « Je veux aller ailleurs, loin de toi ». Toute la réalité de Sacha est contenue dans ces deux phrases.

Pour cela, il fallait clarifier au maximum les situations. Les personnages sont définis, totalement identifiables dans le réel. Borkine est un arriviste qui exploite tous les filons pour gagner de l'argent, il incarne totalement les nouveaux commerçants du Bazar de Téhéran qui passent leurs temps à acheter des produits pour les revendre plus cher à d'autres fournisseurs qui revendent aussi plus chers ces mêmes produits à d'autres acheteurs. Il s'agit d'un argent qui circule, qui fait monter les prix et qui ne produit strictement rien si ce n'est qu'il remplit les poches d'une minorité. Ivanov représente l'intellectuel libéral iranien en pleine dépression, Marta est une femme qui manque de confiance en elle et qui est en quête d'un homme. Il est très difficile d'être une femme célibataire en Iran, il lui faut un mari pour pouvoir se situer sur le plan social quand bien même elle se révèle être une femme d'affaires émancipée.

Mais l'usage d'un langage minimaliste est aussi en lien avec la patience du public. Ivanov est une pièce longue qui dure près de trois heures. Le public en Iran n'a pas l'habitude de rester aussi concentré pendant si longtemps et il s'agissait pour moi d'aller au cœur du drame dans chaque scène avec un minimum de mots.

**Propos recueillis par Leyli Daryoush**



© Pedram Harby

## ◆ Amir Reza Koohestani

Né en 1978, Amir Reza Koohestani publie dès l'âge de 16 ans des nouvelles dans les journaux de Chiraz.

Attiré par le cinéma, il suit des cours de réalisation et de prise de vue. Pendant un temps, il joue aux côtés des membres du Mehr Theatre Group avant de se consacrer à l'écriture de ses premières pièces : *And the day never came* (1999), jamais présentée, et *The Murmuring Tales* (2000).

Avec *Dance on Glasses* (2001), sa troisième pièce, en tournée pendant 4 ans, il acquiert une notoriété internationale.

Suivent alors les pièces *Recent Experiences* (adaptation de la pièce des auteurs canadiens **Nadia Ross** et **Jacob Wren**, 2003) ; *Amid the Clouds* (première coproduction européenne, 2005) ; *Dry Blood & Fresh Vegetables* (2007) et *Quartet: A Journey North* (coproduction européenne, 2008), toutes accueillies avec succès en Europe.

Koohestani répond également aux commandes du Schauspielhaus à Cologne avec *Einzelzimmer* (2006), et du Nouveau Théâtre de Besançon en participant, avec les metteurs en scène Sylvain Maurice et Oriza Hirata, à la pièce *Des Utopies?* (2009) présentée en France et au Japon.

Après des études à Manchester, il retourne à Téhéran en juillet 2009 et crée *Where were you on January 8<sup>th</sup>?* accueillie à La Colline - théâtre national, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris 2010, après une tournée européenne.

En octobre 2011, malgré son service militaire, il crée *Ivanov*, une adaptation de la pièce d'**Anton Tchekhov**, présentée avec succès à Téhéran, pendant plus d'un mois.

## ◆ **Contact & infos**

### **Mehr Theatre Group**

direction artistique **Amir Reza Koohestani**

Siège social : 2 bis rue Robert Planquette F-75018 Paris

Adresse de correspondance : 1 rue Ernest Lefèvre F-75020 Paris

### **Pierre Reis**

administration compagnie & tournées

mobile : +33 6 22 37 36 81

email : pierre.reis@mehrtheatregroup.com

skype : pierre.reis

www.mehrtheatregroup.com

**Retrouvez la compagnie sur Facebook et Vimeo.**